

rait la santé comme faisant la partie la plus considérable et la base de la félicité. Cette santé dépendait, selon lui, d'une harmonie, c'est-à-dire d'un rapport entre les mouvements et les forces résistantes, consistant dans la permanence de la figure ; la maladie au contraire naissait du changement qui s'opère dans cette figure. Dès notre naissance, tout ce qui arrive à notre corps est produit par une combinaison de toutes les causes externes qui agissent sur lui relativement à sa constitution primordiale. Il a reconnu que les deux principaux organes de la vie sont le cerveau et le cœur, que les fluides du corps humains doivent se distinguer en trois substances selon la différence de leur densité, le sang, la sérosité ou la lymphe et une matière subtile vaporeuse; que tous les vaisseaux de notre corps sont de trois genres, nerveux, artériels et veineux. Dès l'origine, la matière prolifique animant par son application le corps de l'embryon y met en mouvement le sang, duquel sont composées ensuite toutes les parties de l'animal même les plus dures, telles que les chairs, les cartilages et les os. Ces sentiments de Pythagore, dit un médecin qui a traité de sa diététique, si conformes à la vérité et à tout ce qu'on enseigne aujourd'hui dans les meilleures écoles, doivent donner à un lecteur qui réfléchit ce plaisir vif que l'on ressent à trouver dans les grands hommes de tous les temps et de tous les pays une même manière de penser (1).

La journée d'un pythagoricien commençait par une promenade matinale dans des solitudes paisibles, dans des bosquets sacrés où il rafraîchissait ses sens, et recueillait

(1) *Du régime de vie pythagoricien*, par Antoine Cocchi, de Mugello. Genève, 1750, p. 30.